inscriptions, dans les diverses œuvres de saint Augustin? Ne suffit-il pas de dire que ces diverses langues présentent des éléments communs, qu'il est intéressant de recueillir, que Mgr Schrijnen nous enseigne à dépister, mais sans en vouloir faire une langue à part. Le « facteur de différenciation » (cf. p. 7-8) que constitue la *disciplina christianorum* est-il suffisant pour donner naissance à une véritable unité linguistique?

C'est peut-être ici encore surtout une question de mots qui m'inquiète; mais il est toujours dangereux de lancer une dénomination nouvelle; les mots ont si vite fait de créer les choses.

Et c'est là, précisément, un ordre d'idées dans lequel Mgr Schrijnen apporte des corrections salutaires; il nous invite à nous méfier de ces prétendues entités : latin d'Église, latin tardif; surtout il nous met en garde très heureusement contre la tendance à confondre « latin écrit » et « latin littéraire »; il plaide pour les distinctions et les nuances; je serais tenté d'adopter la même attitude de prudence vis-à-vis de son « latin chrétien ».

Non pas, certes, pour détourner l'attention de cet aspect du latin. Bien au contraire. Je me suis plu à indiquer d'autre part (cf. ci-dessus, *Chronique*, p. 41), qu'il y a là, en effet, matière à plus d'une recherche intéressante, et j'ai moi-même orienté plusieurs jeunes savants vers l'étude des procédés par lesquels le christianisme a pourvu aux besoins d'expression d'une pensée nouvelle; je pense seulement qu'il ne sert à rien de préjuger des conclusions et de chercher une unité là où il n'y a peut-être qu'une somme.

J. Marouzeau.

Éditions de textes.

I. — *Collection G. Budé* : Paris, Les Belles-Lettres.

Suétone, *Vies des douze Césars*, texte établi et traduit par H. Ailloud : 1931 et 1932, 3 vol. de L et 156, 214 et 142 doubles pages.

C'était une lourde tâche que d'entreprendre une édition de Suétone. M. Ailloud l'a menée à bien en publiant, dans l'espace de deux années, ces trois volumes compacts.

Satisferont-ils les historiens et les philologues, qui sont également intéressés à ce texte?

M. Ailloud s'est attaché à présenter, dans une assez longue introduction, les différents aspects des problèmes que posent la personne, l'œuvre et le texte de Suétone. L'exposé est clair, complet, souvent convaincant. Non pas que M. Ailloud ait repris à son compte l'examen des questions; il se borne à peu près, pour la partie historique, à chercher une conciliation entre Mommsen et M. Macé (*Essai sur Suétone*) et, pour ce qui concerne la tradition manuscrite, à résumer l'introduction de M. Ihm (édition de 1907).

Sans doute, on trouvera que ce n'est pas suffisant. En particulier, on pourra s'étonner que M. Ailloud ne semble pas tenir compte de tout le travail qui a été accompli sur le texte de Suétone depuis un quart de siècle. Il cite bien (p. XLVII-XLVIII) quelques-unes des éditions partielles publiées récemment; mais sa liste est très insuffisante et ne comprend ni le César de Butler et Cary (Oxford, 1927), ni le Domitien de Gephart (Philadelphie, 1922), ni le Vespasien de Braithwaite (Oxford, 1927), ni celui de Thompson-Skerret (Philadelphie, 1924). En ce qui concerne la tradition, peut-on ne pas mentionner l'étude si approfondie qu'a publiée M. E. K. Rand dans les *Harvard Studies* en 1926? Pour l'étude de la langue, M. Ailloud a-t-il tiré parti du précieux *Index* de Howard et Jackson, dont j'ai cherché en vain l'indication aux pages XLI et XLII, et qui lui aurait fourni d'autres éléments d'appréciation du style que l'innocente remarque de la page XLII sur les répétitions de mots[1]? La bibliographie de Suétone était facile à mettre à jour; ou plutôt elle est toute faite dans deux volumes du *Jahresbericht* de Bursian : t. CLXXXVIII pour les années 1908 à 1920 et t. CCXXVI pour les années 1918 à 1928.

La présentation du texte est critiquable. M. Ailloud, en faisant remarquer qu'il conserve la division traditionnelle en chapitres (p. XLIX, note), ce qui est d'une correction élémentaire, nous informe (note 2) qu'il a remanié totalement la division en paragraphes, sous prétexte que les paragraphes de Ihm étaient trop longs pour se prêter à un système clair de références dans l'apparat critique. Procédé très fâcheux, qui conduit à fausser toutes les références courantes et qui, dès les premiers pas que j'ai faits dans cette édition, m'a conduit à des recherches et à des corrections. Si les divisions de Ihm étaient trop vastes, pourquoi n'avoir pas substitué comme lui, pour l'apparat, la numérotation par lignes à la numérotation par paragraphes? M. Ailloud a bien eu recours à cette numérotation par lignes pour les notes supplémentaires à la fin de chaque volume. Et, entre parenthèses, comme il renvoie dans ce cas à des lignes non numérotées, la recherche est vraiment pénible : une note qui porte comme indication p. 51, ligne 34 (t. I, p. 153) renvoie en réalité à un mot *puluinar*, qui se trouve dans un passage du texte latin (chap. LXXVI, § 2), répondant à la ligne 34, mais non numérotée, du texte français!

Pour l'établissement du texte, M. Ailloud a appliqué le principe du manuscrit « optimus »; le procédé, qui est celui du moindre effort, est en soi contestable; il l'est ici d'autant plus que M. Ailloud se réserve d'y faire infraction : « Nous avons, dit-il, suivi l'autorité du *Memmianus*

1. Si M. Ailloud trouve choquant que le mot *legio* soit répété (*Aug.*, 37, 2) trois fois en trois lignes, que dirait-il de César qui, en moins de dix lignes (*B. G.*, I, 49), répète cinq fois *locus*, cinq fois *castra*, cinq fois *copiae*, trois fois *acies*, trois fois *circiter*? ou de Virgile qui, en une dizaine de vers (*Aen.*, I, 193 et suiv.), emploie cinq fois le mot *fluctus*?

toutes les fois que sa version (pourquoi pas leçon?) présentait un sens acceptable, ne faisant appel aux autres manuscrits[1] que pour le corriger quand il en était besoin » (p. XLIX)! De deux choses l'une : ou le *Memmianus* est toujours et partout meilleur que tous les autres : alors seul il compte; ou tel des autres lui est parfois préférable : alors, pour chaque leçon particulière, la question de valeur se pose et reste entière.

Il y aurait bien à dire sur la question du commentaire. Est-il suffisant? Même si l'on totalise les notes de bas de page et celles qui sont rejetées en supplément à la fin de chaque volume, on n'y trouvera pas de quoi résoudre, il s'en faut, toutes les difficultés du texte; mais aussi n'est-ce pas ce qu'on peut demander à l'auteur d'une édition « de lecture ».

Encore dans ce total de notes nécessairement insuffisantes, n'en est-il pas cependant de superflues? Si l'on se met à expliquer *principia* (t. III, p. 104), *cunei* (t. I, p. 155), où s'arrêtera-t-on?

N'en est-il pas enfin qui demanderaient révision? On ne peut pas dire que *spintria* (t. II, p. 34, n. 5) « vient » de σφίγκτης; tout au plus est-ce le correspondant latin de ce mot grec, fait sur la forme latinisée *spinter* du grec σφιγκτήρ. Même page, *Biberius* ne « signifie » pas « biberon »; c'est un dérivé plaisant et péjoratif de *bibo; Caldius* n'est pas un comparatif neutre, mais un adjectif masculin en *-ius* fait sur *caldum*, qui est le vin chaud des « thermopolia »; *Mero* n'est pas ici l'ablatif de *merum*, mais un dérivé péjoratif en *-o* du type « Naso, Bucco ». T. II, p. 36, où l'auteur a-t-il pris (dans le *Altitalisches Wörterbuch* de M. F. Muller?) que *acerra* vient de *acerna* (*acer*)?

La traduction se lit aisément et conserve assez bien le tour de l'original; elle demanderait seulement à être serrée : on trouvera que « hiatum aliquem terrae » (t. II, p. 86) n'est vraiment pas traduit par « un cataclysme quelconque »; t. II, p. 119, ce n'est pas le mot « disque » que j'aurais choisi pour rendre « orbem » qui, à côté de « digito temperat » et de « cinaedus », a certainement un sens obscène non expliqué par la note; t. II, p. 91, le traducteur est-il bien sûr de son sens pour « ex auro panes et obsonia apponere » : « servir des pains et des aliments en or »?

J. MAROUZEAU.

II. — *Collection latine du moyen âge*, publiée sous le patronage de l'Association G. Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

La « comédie » latine en France au XII^e siècle, textes publiés sous la direction et avec une introduction de G. COHEN : 1931, 2 vol. de 2 × 246 et 278 pages.

Il faut saluer d'abord l'avènement de cette nouvelle série dans les col-

1. Par exemple au *Gudianus*, dont le copiste est curieusement appelé « libraire » (*librarius?*), p. XLIV.

lections G. Budé. Le latin médiéval, qui depuis un temps revendique sa place dans les préoccupations des savants, qui dans notre *Revue des études latines* a été maintes fois à l'honneur, qui est dignement représenté dans la Collection des classiques de l'histoire de France au moyen âge, méritait d'être accueilli dans le cadre des publications Budé; j'en formulais le souhait, dès 1923, en écrivant dans le tome I de cette Revue (p. 57) : « Le programme de la Collection Budé nous conduit jusqu'au seuil du moyen âge; ceux qui estiment que la vie du latin ne s'arrête pas aux limites de l'antiquité classique accueilleraient avec intérêt une collection de textes médiévaux. » C'est chose faite aujourd'hui et le présent ouvrage inaugure une série qui promet d'être riche si les ressources matérielles ne font pas défaut à l'entreprise.

C'est en 1928 déjà que M. Cohen avait présenté à notre Société une communication sur un projet longuement étudié : ayant eu à aborder, dans sa conférence d'agrégation en Sorbonne de 1923-1924, la question des origines du théâtre comique, il fut bientôt conduit à étudier avec ses élèves toutes les pièces latines de caractère dramatique dont les textes ont été conservés. Il lui apparut alors que, précédant d'un siècle l'essor du théâtre français, représenté par la farce, la pastourelle, les mystères, une littérature latine de caractère dramatique s'était développée à une époque nettement délimitée (troisième quart du XII^e^ siècle), dans une région définie (quadrilatère situé entre Orléans, Blois, Vendôme et Chartres), dans un milieu cohérent (action évidente de divers auteurs les uns sur les autres), sous une influence caractérisée (inspiration pseudo-plautinienne du *Querolus*), dans une forme fixée (distique élégiaque), et même avec une certaine unité de style (imitation ovidio-virgilienne).

Est-ce là proprement du théâtre susceptible d'être joué, comme le veut M. G. Cohen, ou simplement une forme de fabliaux, comme le pense M. E. Faral (cf. *Le fabliau latin*, *Romania*, 1924)? La question n'est pas nouvelle. Elle a déjà donné lieu à plus d'une discussion, dont on trouvera les termes rapportés par M. P. Rumpf, *L'étude de la latinité médiévale*, Thèse de Fribourg, 1925, p. 56. Tandis que Petit de Julleville s'était rangé à l'hypothèse de comédies à lire, un des meilleurs connaisseurs du théâtre médiéval, W. Creizenach, hésitait à se prononcer, et J.-P. Jacobsen, dès 1909, soutenait qu'il s'agit d'un théâtre réel, destiné à la représentation.

La question ne saurait guère se résoudre en principe. En particulier, on ne peut guère tirer argument du terme même de « comoedia », dont se servent parfois les auteurs (*Comedia Babionis* dans le manuscrit C; *haec mea uel Plauti comedia* au vers 23 [non pas 7, comme le dit M. Cohen, t. I, p. IX]); les « Sermones » d'Horace sont autre chose que des « Propos » et les « Dialogi » de Sénèque ne sont pas des « dialogues ». On trouvera les arguments allégués pour et contre l'hypothèse d'une véri-

table représentation dramatique dans l'introduction du tome I, p. VIII et suiv. M. Cohen lui-même n'est pas opposé à une interprétation par compromis : le *Pamphilus* et le *Babio*, qui ne présentent à peu près pas de texte narratif, semblent vraiment faits pour être joués; mais, pour d'autres pièces « où les vers narratifs attribués à l'auteur l'emportent en nombre sur les vers dialogués attribués aux acteurs, il faut hésiter sur la possibilité d'une représentation » (t. I, p. XIII); M. Cohen signale aussi que, sur plus d'un point, ses propres collaborateurs sont d'un avis différent du sien (p. XV); c'est ainsi que M. M. Abraham affirme (t. I, p. 164) : « La *Comedia Milonis* ne nous semble point faite pour la scène, même scolaire; ... plus qu'une comédie au sens actuel du mot, ce texte nous paraît un conte psychologique »; et M. M. Wintzweiller, t. I, p. 123 : « L'*Alda* est une œuvre narrative et, si elle a reçu le nom de comédie, c'est que le moyen âge attachait à ce mot une signification nouvelle, comme en font foi les ouvrages théoriques. La notion de comédie s'était altérée depuis l'antiquité; on avait perdu de vue la représentation et on ne caractérisait plus la comédie que par la nature plaisante des sujets et l'humble condition des personnages, sans tenir compte de la forme d'exposition. Parmi les poètes comiques, on citait Horace et Ovide, Perse et Juvénal, et la comédie n'était plus considérée que comme une variété du genre narratif. »

Au reste, il n'importe guère. Ce n'est pas le fait matériel de la représentation qui peut nous intéresser. C'est plutôt, d'une part, la conception du genre, en tant qu'il est l'aboutissement d'une longue évolution et le point de départ de nouveaux développements, d'autre part la réalisation littéraire.

C'est là que les textes groupés par M. Cohen nous apportent un enrichissement. Je laisse de côté, car ce n'est pas ici notre propos, le rôle qu'a pu jouer cette forme de littérature sur le développement de notre théâtre. Mais qui voudra étudier la survie de la littérature latine trouvera là un vaste champ d'observations. On verra dans cette production très artificielle, très formelle, de conception très étroite, comment la littérature latine a agi par ce qu'elle avait peut-être de moins vivant, de moins original et de moins profond, comment la tradition aboutit à un resserrement, à un appauvrissement, comment les œuvres de seconde main, les imitations, agissent plus que les grands originaux, comment le puissant fleuve de la littérature classique aboutit soit à un ensablement sans issue soit à des effluents appauvris.

Ce n'est pas, certes, que ces productions soient dénuées de mérite; on y recueillera sans peine des morceaux de choix : quoi de plus joliment truculent que ce portrait de Spurius (*Alda*, v. 173 et suiv.) :

Deturpant oculos frontis sub ualle sepultos
Silua supercilii...

Nasus caprizans[1] quasi quondam uulnere fractus
Equatusque genis absque tumore sedet;
Nascens a labris in latum surgit hiatu
Amplo seque retro flectit agitque sinum...
Tenditur in uentrem longe post terga relictis
Natibus, hunc sequitur lentus easque trahit...
Iambicat incedens, crebrisque ingressibus eius
Longa faciat iambos tibia iuncta breui...

Et, en regard, ce portrait de la suave Alda (v. 127 et suiv.) :

Alba caro niuibus similisque rosis color esset,
Si non illa niues uinceret, ille rosas...
Apta supercilii flexura coronat ocellos,
Qui quedam risus signa notasque gerunt.
Aurum mentitur coma, basia forma labrorum
Inuitat teneris assimilata rosis,
Que castigatus tumor erigit arte studentis
Nature, ut possint oscula plena capi.

Un autre élément d'intérêt, c'est l'unité relative de langue et même de style qu'accusent ces œuvres diverses. Il n'y a pas là seulement l'indice d'une renaissance locale. C'est un exemple de plus à l'appui d'une observation souvent faite : qu'il n'y a pas *un* latin médiéval, mais des formes assez nettement différenciées d'une langue universelle, dont chacune a son domaine, son caractère et sa vie propre : latin français et latin germanique; latin arabe, comme le montre M. Gilson, et latin hébraïque; latin de rhétoriqueurs et latin d'historiens; latin païen et latin chrétien, comme le montre Mgr Schrijnen... Avec raison, M. Cohen signale dans son introduction (p. XXIX) l'intérêt qu'il y aurait à entreprendre une étude méthodique de ce latin de comédie dont il nous apporte une si riche moisson.

On ne saurait trop louer M. Cohen d'avoir mené à bien en si peu de temps, au milieu de toute sorte de difficultés matérielles, une tâche aussi considérable. Il serait injuste aussi de ne pas mettre à l'honneur les collaborateurs qu'il a su grouper autour de lui : MM. M. ABRAHAM, R. BASCHET, A. CORDIER, A. DAIN, E. EVESQUE, M. GIRARD, E. GUILHOU, M. JANETS, E. LACKENBACHER, H. LAYE, P. MAURY, J. MOUTON, M. WINTZWEILER, dont chacun a fait œuvre personnelle, non pas seulement dans l'établissement du texte, mais pour la composition des notices historiques et critiques qui servent d'introduction à chaque pièce du recueil.

J. MAROUZEAU.

III. — *Classiques Garnier.*

La maison d'édition Garnier a entrepris la refonte de sa vieille Collec-

1. M. Wintzweiller traduit « son nez au dessin capricieux »; n'est-ce pas plutôt « son nez camus, son nez de chèvre », sens qui s'accorde bien avec le contexte « quasi quodam uulnere fractus equatusque genis »?

tion de classiques, qui promet d'être en quelques années presque complètement renouvelée.

Pour les auteurs latins, la nouvelle Collection présentera, comme l'ancienne, le texte avec la traduction, mais selon une disposition meilleure, empruntée aux éditions Budé, le texte latin étant imprimé au verso des pages et la traduction française lui faisant face au recto. Une vingtaine de volumes ont déjà paru; une dizaine sont annoncés comme devant paraître prochainement.

— *Sénèque le rhéteur, Controverses et Suasoires*, nouvelle édition revue et corrigée par H. Bornecque : 2 vol. de 478 et 574 pages, le vol. : 18 francs.

Le Sénèque de M. Bornecque est une réédition; depuis l'édition première, qui est de 1902, bien des améliorations ont été apportées au texte latin; M. Bornecque a tenu compte des travaux parus depuis cette date; il a revu et amélioré sa traduction sur plus d'un point.

Des notes assez abondantes, heureusement rejetées à la fin de chaque volume, de façon à ne pas prendre l'aspect de garnitures de bas de page, permettent au lecteur de comprendre ce que la meilleure traduction, dans un texte si difficile, ne saurait éclaircir.

Une introduction sommaire prépare à la lecture; elle ne contient aucune indication ni sur l'histoire du texte ni sur le travail des éditeurs; le texte lui-même n'est accompagné d'aucun apparat; conformément au plan de la Collection, M. Bornecque a fait une édition de type strictement scolaire; il a logé tout ce q'il a pu dans ce cadre étroit, où un philologue aussi averti que lui doit tout de même se sentir un peu mal à l'aise.

— M. M. Rat, professeur au lycée Janson-de-Sailly, a édité et traduit plusieurs textes pour cette collection :

Catulle et Tibulle, 1 vol. de 326 pages, 15 francs.

C'est une rude épreuve que de traduire Catulle pour une Collection destinée en partie aux jeunes lecteurs des écoles : que faire des passages où le poète met en pratique la licence qu'il s'est donnée :

> ... castum esse decet pium poetam
> Ipsum; uersiculos nihil necesse est.

Notre traducteur a adopté le compromis auquel s'était résigné G. Lafaye dans l'édition Budé : il a rendu les sens obscènes avec des mots honnêtes, en signalant par des crochets ce pudique artifice.

On estimera qu'il va quelquefois un peu loin dans la pratique de la pé-

riphrase décente : le « puerum » de la pièce xv est-il si gênant qu'il doive être rendu par « l'objet de tes feux » ? D'autant qu'un peu plus loin (pièce xxiii) la traduction n'a rien à envier au texte dans le genre ordurier.

La traduction est aisée et vive, si elle n'est pas toujours exempte de négligences et d'à peu près : peut-on dire vraiment (pièce xiii) : « tu prieras les dieux de te rendre tout nez » ? n'y a-t-il pas une pénible amphibologie (pièce xii) dans l'expression : « tu n'as pas la main gauche » (*manu sinistra non belle uteris*) ?

— C'est encore à M. M. Rat qu'est due la présentation de :

Properce, *Élégies*, 1 vol. de 278 pages, 15 francs.

Mêmes qualités de traduction que pour Catulle. Si après ces deux volumes de poésie élégiaque M. Rat ne s'est pas fait la main !

L'introduction est joliment tournée et donne envie de se plonger dans la lecture du poète pour y chercher, sous les fioritures poétiques, le tragique roman d'amour. Mais elle constitue vraiment un minimum de présentation ; rien dans cette sorte d'introduction au rabais ne nous permet de comprendre véritablement Properce en le replaçant dans son milieu, dans la suite de la littérature latine et dans l'histoire du genre.

— En même temps qu'il se fait la main à la traduction des poètes, M. Rat se délasse à un prosateur et nous donne deux volumes d'histoire :

Suétone, *Les douze Césars* : 2 vol. de 359 et 421 pages, 15 francs le volume.

Ici la tâche du traducteur était plus facile. Suétone est facile à rendre ; son style exact, un peu désinvolte, sans faux-brillant, clair et net (Suétone est un écrivain à propositions principales) s'accommode assez bien du style « historique » qu'ont façonné chez nous des générations d'auteurs et de traducteurs.

Il va de soi que l'intérêt principal de cette édition réside dans les notes historiques ; elles sont nombreuses : il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient assez, mais le commentaire de Suétone ne peut être que l'œuvre d'un historien. Pour son public de lecteurs non spécialisés, M. Rat a confectionné une fort utile table chronologique des principaux événements survenus depuis la naissance de César jusqu'à la mort de Tibère et un index des noms propres très heureusement conçu, car chaque nom y est accompagné de l'indication des circonstances dans lesquelles il est cité.

— M. F. Richard, proviseur honoraire, et M. P. Richard, professeur

au lycée de Marseille, apportent à la Collection quatre volumes de poésie :

Horace, Œuvres complètes, par F. Richard : 2 vol. de 332 et 294 pages, le vol. : 15 francs.

Martial, Les épigrammes, par P. Richard : 2 vol. de 512 et 492 pages, le vol. : 18 francs.

Cette édition de Martial mérite l'attention. L'introduction, quoique brève, a le mérite d'expliquer le poète en le situant dans son siècle.

Les notes sont abondantes (près de trois mille pour l'ensemble de l'œuvre) et constituent un commentaire, sinon suffisant, en tout cas déjà plus riche que celui de la récente édition Budé. Sans doute, ce commentaire est un peu hâtif et mériterait d'être épluché : je ne sache pas que le Galèse, qui du reste « n'arrose » pas Tarente (t. I, n. 715), ait mérité la faveur des poètes par la douceur de son nom ! Est-il bien sérieux d'accepter pour Dionysos (t. I, p. 750) l'étymologie antique : Διὸς Νύσα? Peut-on appeler Mycènes une « ville » (n. 780)? etc.

Pour la traduction, M. Richard s'est résigné à rendre (à peu près !) les turpitudes du texte ; il y en aurait eu trop à voiler ! L'épigramme conserve ainsi souvent sa verve et sa saveur. Je ne sais pas si parfois le traducteur n'ajoute pas un peu de vivacité de son propre fonds ; n'est-ce pas forcer la note que de traduire (livre V, 41, 8) « non licet maritorum » par « avec les maris, bernique » ! Il est vrai que, d'autres fois, il est bien en reste avec Martial : est-ce rendre le « tam miser, et futuit » de VI, 33 par « et pour comble de misère il n'a plus à étreindre que des femmes ! »... Mais, nous répondra sans doute le traducteur, que son poète truculent met à une rude épreuve, je voudrais bien vous y voir !

— *Poetae minores* [*Sabinus, Calpurnius, Gratius Faliscus, Nemesianus, Valerius Cato, Vestritius Spurinna, Lupercus Servastus, Arborius, Pentadius, Eucheria, Pervigilium Veneris*], traduit et commenté par E. Raynaud : 447 pages, 15 francs.

Salade panachée, plus encore que ne l'indique le titre, car, entre Némésius et Valérius Caton, viennent s'insérer un Paulin de Nole du IV^e^ siècle et un Fracastor du XV^e^, qui ne doivent cet honneur qu'à quelques vers cynégétiques selon la tradition de Némésien. Pas plus d'unité de valeur que de date : on passe des jolis vers simples de Valérius Caton :

> Purpureos flores quoties super accumbebat,
> Candida formoso supponens bracchia collo

aux jongleries absurdes de Pentadius :

> Pastor, arator, eques — paui, colui, superaui
> — Capras, rus, hostes — fronde, ligone, manu.

Le lecteur s'amusera à cette bigarrure, mais n'y eût-il pas eu plus de profit à composer un recueil de « Minores » groupés autour d'un genre ou d'une époque ?

Le texte demanderait à être revu pour la correction littérale ; on ne saurait plus guère tolérer dans un texte de collection des formes comme *brachium*, *teter*, *cœlum*, *hœdus* !

— *Lucrèce*, *De la nature*, traduction nouvelle de H. Clouard : 449 pages, 15 francs.

On n'attendra rien de ce nouveau Lucrèce ; celui de la Collection Budé suffit à tous nos besoins. On ne profitera guère ni de l'introduction qui, en une dizaine de pages, nous rappelle, d'après Martha, que Lucrèce « c'est du Salluste en vers » (p. III) et conclut que « ce livre inégal est le plus original et le plus vigoureux de la poésie latine », ni des notes qui, en sept petites pages, prétendent nous éclaircir les six livres du poème !

— *Pline le Jeune*, *Lettres*, par C. Sigard : 2 vol. de 340 et 385 pages, le volume : 15 francs.

Rien à dire ni de la notice, qui est une honnête introduction à la lecture de l'ouvrage, ni du commentaire, qui est réduit à la portion congrue (200 brèves notes environ pour les deux volumes).

— *Velleius Paterculus et Florus*, *Histoire romaine*, traduit par P. Hainselin et H. Watelet, professeurs au lycée d'Amiens : 602 pages, 20 francs.

Deux notices composées avec soin et des notes historiques assez abondantes donnent quelque prix à cette édition, qui a l'avantage de nous mettre entre les mains un texte difficilement accessible, dont l'intérêt n'est négligeable ni pour l'historien ni pour le philologue, et que personne ne lit. J. Marouzeau.

IV. — *Les classiques pour tous* : Paris, Hatier.

La librairie Hatier publie à l'usage des lycées une Collection de textes du programme dont le fascicule suivant vient de nous parvenir :

Anthologie des poètes latins, texte publié avec des notices, des sommaires et des notes par J. Cousin : Paris, Hatier, 1931, 63 pages.

La composition de ce petit recueil répond au maintien, consacré par les instructions ministérielles de 1931, de l'explication des *Poetae minores* parmi les exercices de la classe de première. A vrai dire, *poeta minor*, j'en connais plus d'un parmi les élus du recueil que n'eût guère charmé ce qualificatif : *minor*, Catulle, et Ovide, et Lucain, et Juvénal !...

Les autres *minores* de cette Anthologie sont Tibulle, Properce, Perse, Stace, Martial et Claudien. Les pièces sont choisies, semble-t-il, d'après les préférences habituelles des lecteurs, et en considération de quelques vers qui chantent dans nos mémoires : « Lugete, o Veneres...; At nox, felicis Magno...; Psittace, dux uolucrum...; Cotile, bellus homo es...; Vt pueris placeas et declamatio fias... » Le choix semble indépendant de la difficulté : j'ai donné en version d'agrégation (!) le songe de Pompée dans Lucain (p. 36), et je ne suis pas bien sûr qu'aucune traduction de ce texte, y compris celle que proposa le correcteur, ait pu se vanter d'être sans faute. L'auteur s'est dispensé naturellement de toute note critique, a éliminé aussi, pour des raisons pédagogiques évidentes, toute note-traduction, et, par économie de place, toute appréciation littéraire. Les notes contiennent essentiellement les détails historiques, géographiques, mythologiques et les éclaircissements grammaticaux utiles à l'intelligence du texte, mais naturellement sans prétendre dispenser des explications du maître, qui seront plus nécessaires pour ces textes fragmentaires que pour n'importe quel texte suivi.

M. Cousin a curieusement soigné ses titres : il les a composés d'après des souvenirs de poésie française, ce qui ne manque pas de donner quelque fraîcheur à son Anthologie : Amants, heureux amants, voulez-vous voyager? Que ce soit aux rives prochaines (p. 17); Puisque Mai tout en fleurs dans les prés nous réclame (p. 19); Oh! n'exilons personne, oh! l'exil est impie (p. 31)! Au titre fleuri succède le titre attendri : Une chaumière et un cœur (p. 15); parfois aussi s'intercale le titre-énigme, dont les élèves ne débrouilleront aisément ni la source ni peut-être le sens exact : « Et sera dict l'amant verd noble et preux quand il mourut vray martyr amoureux » (p. 39). J. Marouzeau.

V. — *Collection Teubner* : Berlin et Leipzig.

Ausgewählte Komödien des T. Maccus Plautus, erkl. von Brix-Niemeyer, I : *Trinummus*, 6e Aufl. von Fr. Conrad : 1931, 168 pages, 4,80 M.

J'ai annoncé ici (t. IX, p. 138) la 5e édition du *Trinummus*, qui n'était qu'une reproduction anastatique de la 4e, vieille de vingt ans. La 6e, au contraire, dont la révision a été confiée à M. Fr. Conrad, auteur de plusieurs études plautiniennes et d'une édition des Ménechmes dans la même Collection, apporte un notable remaniement.

En ce qui concerne l'Introduction, M. Conrad a cependant gardé l'essentiel de celle de Niemeyer, et il ne m'apparaît pas que pour ce qui regarde particulièrement la métrique plautinienne elle constitue un grand progrès. Par exemple, on n'acceptera pas facilement l'explication un peu simpliste de l'abrègement iambique (p. 28) : « dass die Schwächung des

Auslautes auf den Einfluss des Hochtons der vorhergehenden kurzen Silbe zurückzuführen ist » (comment donc M. Conrad explique-t-il alors les abrègements notés p. 29 : *cómpedĕs*, *máchinăs?*). Qu'est-ce du reste que ce « Hochton » dont il s'agit? Accent de hauteur, comme semble l'indiquer le terme lui-même? ou accent d'intensité, comme semble le supposer la formule de la p. 28 : « der Druck des Hochtons? » — Toujours cette confusion entre deux accentuations et cette hâte à résoudre la question peut-être la plus délicate de la phonétique latine! Quand donc les métriciens consentiront-ils à se mettre à l'école des linguistes? Je sais bien que M. Conrad ne méconnaît pas la difficulté de ces problèmes (cf. sa note de la p. 27 et l'Appendice de son édition des Ménechmes), mais son exposé, destiné à des élèves, gagnerait à être moins affirmatif sur des points controversés. Par exemple, pourquoi s'obstiner à relever, et à expliquer en s'autorisant du livre de Ed. Fraenkel, *Iktus und Akzent*, qui ne fait pas autorité, les cas où l'ictus et l'accent ne concordent pas, tantôt parce qu'il y a groupement syntaxique (v. 30, 33, 54), tantôt parce qu'il y a enjambement (v. 35), tantôt parce qu'il y a disjonction (v. 39), tantôt... — Quelles raisons ne trouvera-t-on pas pour justifier les exceptions à une règle injustifiable?

Le texte marque par rapport à celui de Niemeyer une tendance à revenir au texte de Leo; je ne suis pas sûr que ce soit toujours un progrès. L'autorité de Leo suffit-elle à nous faire admettre au vers 1 la forme banale des manuscrits *fungaris*, contre la forme curieuse conservée par Nonius *fungas*, que E. Kalinka voudrait conserver? L'autorité de Nonius, faible quand il s'agit d'une citation, faite souvent de mémoire, ne peut pas être négligée quand il cite une forme au nom de l'intérêt qu'elle présente.

Il faut dire que M. Conrad n'accepte pas aveuglément le texte qu'il prend pour base et, précisément, neuf vers plus loin, nous le voyons corriger Leo (*mihi gnatam*) par Kalinka (*mihi gnatam gratam*).

Le commentaire, qui était déjà fort développé dans l'édition précédente, est encore enrichi dans celle-ci, et souvent de façon très heureuse. Dirai-je qu'il est au courant des derniers travaux? Allemands, oui; on remarquera que les dix ouvrages cités dans la bibliographie des pages 46-47 sont tous allemands. M. Conrad a certainement utilisé le *Old latin verse* de M. Lindsay, mais je n'en trouve pas la mention à des places où je l'attendais. Je ne vois pas de référence aux nombreuses études que les Italiens ont consacrées à Plaute. Où est-il fait état du *Plaute* de P. Lejay qui devait constituer le deuxième volume de sa grande littérature? L'omission de la copule dans Plaute et Térence mérite de faire l'objet d'une étude spéciale, dit M. Conrad p. 161 (note au vers 1131); je suis bien obligé de lui indiquer que la question a été traitée par moi-même

dans ma *Phrase à verbe « être » en latin*, et plus explicitement encore par M. Mario Barone dans sa *Frase nominale pura in Plauto e Terenzio*.

J. Marouzeau.

VI. — *Collection Velhagen und Klasing* : Bielefeld et Leipzig.

Sammlung lateinischer und griechischer Schulausgaben, begründet von H. J. Muller und O. Jaeger, hrsg. von A. Kurfess und H. Schaal : — *P. Terentius Afer, Andria*, hrsg. von R. Kauer, 1 vol. Texte, XXXII et 90 pages; 1 vol. Commentaire, 148 pages, 1930.

On sait que M. R. Kauer a enrichi la tradition térentienne de quelques collations nouvelles, qui ont été utilisées dans l'édition qu'il a procurée lui-même en collaboration avec M. Lindsay dans la Collection d'Oxford. J'ai publié dans cette *Revue* (t. IX, p. 137) un bref compte-rendu de cette édition; je n'ai donc pas à reprendre la question, sauf pour signaler que M. Kauer a apporté quelques modifications au texte d'Oxford (voir p. 89 l'*Appendice* appelé bien indûment *critique*, car il ne contient qu'une liste de passages sans aucune discussion).

Le texte est établi en vue des classes; les élèves seront utilement guidés dans la scansion par les accents qui marquent l'ictus métrique, et aussi par l'emploi d'italiques pour signaler les résolutions de longues.

En revanche, je les envie s'ils arrivent à comprendre la phrase suivante de l'Introduction (p. XXVII) qui prétend donner la clef de la métrique térentienne : « Il faut mettre en avant la constatation que dans le vers dramatique des Romains ce n'est pas seulement la quantité des syllabes, mais aussi l'accent, et particulièrement l'accent de phrase de la langue courante qui détermine le rythme: et c'est là que l'accord entre l'ictus métrique et l'accent de mot, réalisé d'après la loi même des trois mores et de la pénultième dans environ 40 pour 100 des vers, trouve son explication la plus simple. » Voilà supposés dans cette phrase, si je comprends bien, l'identité entre l'accent de mot et l'accent de phrase, le caractère intensif de l'accent latin, le caractère intensif de l'ictus, et enfin le fait qu'une loi peut se fonder sur un pourcentage de quarante! Comment peut-on donner comme évidentes aux élèves des classes des propositions aussi discutables, ou même controuvées? Une fois de plus je demande, en renvoyant aux études de M. Lenchantin de Gubernatis, à l'ouvrage de M. Nicolau sur l'origine du cursus rythmique et au récent article de M. le chanoine Bayard dans la *Revue de Philologie* : qui nous débrouillera enfin l'écheveau de ces fils enchevêtrés : rythme de la prose, mélodie du vers, accentuation de la phrase, intensité, intonation, scansion? ou du moins qui nous présentera un « état de la question » en éliminant définitivement les erreurs et faisant apparaître les incertitudes?

Le Commentaire, destiné aux élèves des gymnases, n'a pas de prétention scientifique; l'auteur lui a même conféré un aspect scolaire et didactique, en posant aux élèves des questions qui les conduisent à étudier un passage, une forme, etc. Dans la mesure où le commentaire présente un caractère scientifique, il demanderait une sérieuse révision; que nous fait la remarque sur *istae* au vers 28 : « die Glossen erklären *istaec* mit *ista haec* »? à quoi répond l'observation du vers 36 : « *apŭd me*, à côté de *apud mé* et de *ápŭd me*, sans différence essentielle de signification » (je crois bien!)? Je ne suis pas sûr que toute inexactitude soit évitée : le *ita* du vers 11 ne signifie certainement pas *enim*...

Le meilleur du commentaire est dans les remarques qui aident à comprendre le ton, le style, le caractère des personnages; sur ce point on ne peut que louer l'auteur, en le remerciant d'avoir ajouté cette édition à celles déjà nombreuses, en partie insuffisantes, de Quicherat, Benoist, Freeman, Spengel, Meissner, Fairclough, Moricca, Sturtevant, Barone.

J. Marouzeau.

VII. — *Scriptores graeci et latini cons. Academiae Lynceorum editi :* Romae, typis regiae officinae polygraphicae.

L. Annaei Senecae ad Lucilium Epistulae morales, rec. A. Beltrami : 1931, 2e éd., 2 vol. 424 et 313 pages, 100 Lires.

J'ai rendu compte dans cette *Revue* (t. VII, p. 232) de la belle édition de Sénèque que M. Beltrami a fondée sur la collection du manuscrit Quirinianus, découvert par lui à la bibliothèque de Brescia.

Cette première édition avait paru en deux volumes, séparés par un intervalle de onze ans (1916-1927), si bien que M. Beltrami n'avait pu profiter de la révision Hense, parue en 1921, que pour la seconde partie des Lettres, et qu'aujourd'hui, après dix-sept années riches en travaux sur Sénèque, la présentation de la première partie demandait à être mise à jour.

M. Beltrami s'est vu offrir par une Commission spéciale de l'Académie des Lincei l'honneur de présenter une seconde édition de son Sénèque dans la série de l'Édition nationale des écrivains latins et grecs publiée avec l'approbation du gouvernement par la « Libreria dello Stato ».

C'était pour l'éditeur l'occasion de mettre à profit tout le travail philologique accompli ces dernières années; il n'y a pas manqué : on trouvera, en particulier p. xxxvi-xxxviii de sa Préface, l'indication des éditions, ouvrages, articles ou comptes-rendus qu'il a pu utiliser, et j'ai vérifié en plus d'un passage qu'il a tenu compte des propositions faites par divers philologues, soit pour les critiquer soit pour les adopter, éventuellement avec modifications (ainsi Lettre xl, par. 10, il a renoncé à son « numquid dicas », ancienne correction du « numquam dicas » des

manuscrits, non pas pour accepter le « numquidnam dicas » que je lui proposais, mais pour imaginer un « numquid iam dicas » qui n'est pas dépourvu de vraisemblance).

M. Beltrami avait joint à sa première édition une abondante liste des passages où son texte s'écartait de celui de l'édition Hense. Cette liste pouvait avoir une apparence de raison d'être dans une première édition qui, en raison de la découverte d'un manuscrit nouveau, avait quelque peu l'allure d'un manifeste; elle ne se justifiait pourtant guère en fait, car elle était indépendante des innovations apportées par le Quirinianus; elle a disparu de la présente édition.

Nous avons donc maintenant un Sénèque « à jour », sous une forme qui représente par rapport à la tradition un réel enrichissement. Il convient d'en féliciter M. Beltrami, qui a entrepris et poursuivi son œuvre avec l'ardeur et la foi d'un découvreur.

J. Marouzeau.

VIII. — *Biblioteca di filologia classica*, diretta da G. de Sanctis e A. Rostagni : Torino Chiantore.

P. Vergili Maronis Ciris, introd., testo e commento di P. Lenchantin de Gubernatis : 1930, lxvii & 123 pages.

Nous avions déjà eu en 1928 une édition italienne de la *Ciris*, de M. G. Curcio, dans le *Corpus Paravianum*; mais le titre même de la Collection Paravia ne permettait pas à l'auteur de réaliser pour cet opuscule si intéressant une présentation scientifique (cf. cette *Revue*, t. VII, p. 242).

L'édition de M. Lenchantin, au contraire, représente une mise au point. D'abord, en ce qui concerne l'établissement du texte, l'éditeur a recollationné lui-même deux des manuscrits L et U (pourquoi ne mentionne-t-il pas le Vaticanus 2759, découvert et étudié par M. Curcio?) qu'il étudie en détail dans un article des *Studi italiani di filol. classica*. Son apparat critique, qui présente l'inconvénient d'être rejeté en appendice au lieu d'accompagner le texte, serait plus clair s'il était précédé d'un « conspectus siglorum », dont il faut aller chercher les éléments dans l'Introduction, p. lxv et suiv. Les discussions de texte ne sont pas épargnées. La première que je rencontre ne me convainc guère; elle a pour objet de nous faire accepter au vers 5 le texte : « *quaerit* (queret *codd.*) eo dignum sibi quaerere carmen », que ne suffit vraiment pas à recommander le rapprochement purement extérieur avec Pl., *Aul.*, 181 : « properare propero ». Je n'oserais guère non plus me contenter du *consertae* au vers 128, qui n'explique pas les leçons étranges des manuscrits, ni du *fraus olim ut* du vers 288, proposé du reste « non senza molta esitazione ».

C'est proprement le commentaire qui fait la valeur de cette édition; il nous est prodigué à la moyenne d'une page pour quatre ou cinq vers, et M. Lenchantin s'y montre un juge documenté, fin, soucieux de comprendre le sens et le style, soucieux surtout de fournir aux lecteurs les éléments d'une réponse aux questions posées dans l'Introduction.

Cette Introduction traite de la valeur du poème, de sa place dans l'histoire des genres, de ses sources, et voudrait ne pas poser la question irritante d'authenticité, qu'en dernier lieu M. Oltramare a si brillamment reprise dans cette *Revue* (t. VII, p. 294 et suiv.); M. Lenchantin résout pourtant aussi cette question par l'affirmative, en apportant parfois des interprétations nouvelles d'arguments déjà utilisés, comme celui des passages communs à la *Ciris* et à Virgile; sur ce point il y avait peut-être une présomption à tirer en faveur de l'antériorité de la *Ciris* par rapport aux *Géorgiques* du fait que les vers initiaux et finaux du thème principal de la *Ciris* répondent à peu près exactement au début et à la fin de la paraphrase des *Ornithiaca* de Denys; présomption d'antériorité, dis-je, sans aller jusqu'à accepter l'authenticité. Pour m'y résoudre, je voudrais voir aplanies des difficultés internes, touchant la forme et le style. Certes, la *Ciris* n'est pas un centon virgilien; elle est mieux que cela, œuvre d'un poète habile, doué, inspiré quelquefois; je dirais plus, œuvre, jusqu'à preuve du contraire, d'un poète expérimenté et même assez loin de la jeunesse pour avoir déjà des manies et des tics. M. Oltramare a relevé l'abondance des parenthèses (cf. vers 68, 71-76, 88-82, 87-88...), où il voit une gaucherie; j'y vois plutôt une « manière, » un procédé, une habitude. A-t-on noté aussi les factures des vers-schablons, avec ordre des mots stéréotypé, par exemple du type à double enlacement, — soit selon la disposition *a* :

	adjectif a	*adjectif b*	*verbe*	*substantif a'*	*substantif b'*
Vers	23 debita	cum castae	soluuntur	uota	Mineruae
«	24 tardaue	confecto	redeunt	quinquennia	lustro
«	26 et prono	grauidum	prouexit	pondere	currum
«	30 magna	Giganteis	ornantur	pepla	tropaeis
«	31 horrida	sanguineo	pinguntur	proelia	cocco
«	34 Emathio	celsum	duplicabat	uertice	Olympum
«	126 ergo omnis	cano	residebat	cura	capillo
«	127 consertae	et tereti	nectebant	dente	cicadae
«	160 aurea	fulgenti	depromens	tela	pharetra
«	179 non Libyco	molles	plauduntur	pectine	telae
«	205 candida	concessos	ascendat	ciris	honores

— soit selon la disposition *b* :

	adjectif a	*adjectif b*	*verbe*	*substantif b'*	*substantif a'*
Vers	122 et roseus	medio	surgebat	uertice	crinis
«	125 concordes	stabili	firmarant	numine	Parcae
«	127 aurea	sollemni	comptum	quem fibula	ritu

Ne sont-ce pas là les tics d'un versificateur vieilli dans le métier plutôt que la manière d'un jeune poète, d'un Virgile avant l'*Énéide?* Je pose la question, entre beaucoup d'autres du même genre que je tiens à la disposition des partisans de l'authenticité.

J. MAROUZEAU.

IX. — *Collection roumaine.*

Comediile lui T. Maccus Plautus, traduction roumaine par E. CONSTANTINESCU; vol. I : *Amphitruo*, *Asinaria*, *Aulularia*, *Bacchides*, *Captiui*. Éd. Atanasiu & Petrescu, Râmnicu-Vâlcea, 1931, 308 pages.

M. Constantinescu fait partie de cette pléiade de savants roumains dont j'ai signalé l'activité dans une Chronique de cette *Revue* (t. VIII, p. 145). Il s'est déjà signalé par plusieurs études sur Plaute : *Qualis Plauti tempore conditio mulieris fuerit* (1905), *Prologus la comediile lui Plaŭtus* (Thèse de doctorat, 1929), et il annonce pour 1932 un deuxième volume de traduction qui comprendra encore cinq comédies.

L'introduction à ce volume fournit au lecteur pressé les indications essentielles sur la vie de Plaute (qu'illustre bien inutilement le prétendu portrait de notre Cabinet des médailles), les manuscrits (ce qui en est dit est si insuffisant qu'il valait presque mieux n'en pas parler), les éditions (je ne vois pas mentionnée l'*Asinaria* de L. Havet; en revanche la liste comprend le volume I de l'édition Ernout, qui est encore sous presse!), les études et index (il ne faudrait pas donner l'illusion que l'Index de Lodge est complet), la technique, les sujets, l'intrigue, l'inspiration, la métrique et l'organisation théâtrale.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire et histoire des textes.

J. HUMBERT, *Histoire illustrée de la littérature latine*; *Précis méthodique* : Paris, Didier, 1932, 396 pages, 280 illustrations.

Quand je pense aux manuels de notre jeunesse! Heureux élèves d'aujourd'hui, à qui on offre des livres de classe comme celui-ci! Beau papier, jolis caractères d'imprimerie, de l'air entre les lignes, des images partout; c'est une joie de manier un pareil ouvrage, et il faut d'abord féliciter de la présentation l'éditeur en même temps que l'auteur, sans oublier l'initiateur de la Collection où le livre a paru, M. P. Crouzet.

Mais la forme extérieure n'est pas seule à louer. M. Humbert a su résoudre le problème de mettre à la portée des élèves, sans sécheresse comme sans pédantisme, tout l'essentiel de cette littérature souvent sèche, parfois pédante, riche en tout cas et difficile. Les auteurs et les œuvres sont placés dans leur milieu, expliqués non seulement par la chronologie, ce